

Papa

Autor(en): **Prevost, Marcel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **4 (1901)**

Heft 163

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-285255>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

(quête, souscription, répartition) de 5 sous de Bâle en numéraire pour une bête rouge, pour aller chercher des remèdes à Bâle, et comme on n'ose sortir du territoire de la république sous peine d'essayer sur soi la lunette de la guillotine, on a dressé une pétition au district, exposant qu'on n'ignorait pas qu'on ne pouvait plus rien trouver chez les apothicaires de Delémont, et qu'on trouverait des remèdes chez ceux de Bâle, si on obtenait un passe port pour s'y rendre. — On a obtenu ce passe port.

Le 17, on a entendu pendant toute la journée le canon tonner sur la Rhin.

A Delémont on a fait une école pour instruire les enfants sur les droits de l'homme, et sur le catéchisme de la république, et il faut que tous les enfants y aillent, bon gré mal gré les pères et mères.

Le 18 juillet on a commencé la moisson à Courfaivre. Sans le mois de mai où tout le long il a fait de la pluie et des brouillards, on aurait moissonné le dernier jour de juin, et les blés, par suite de la longueur de la paille, sont tout renversés. Un peu avant les moissons, la municipalité a reçu un ordre du district qui mettait tous les manouvriers en requisition pour moissonner où on les demanderait, mais pas dehors du village, et si quelqu'un se refusait de moissonner, il serait regardé comme suspect et emprisonné.

Le 12, on a tiré du sang à toutes les rouges bêtes du village par un vétérinaire de la Combe Taboyon, un de Movelier, et un qui venait du côté de Laufon, que le district nous avait envoyé.

(A suivre.)

Bilan géographique de l'année 1900 et du XIX^e siècle

(Suite.)

Grâce à un accroissement annuel de plus d'un million et demi d'hommes; grâce à une production agricole intense, à un développement industriel qui déjà dépasse celui de l'Angleterre pour la production du charbon, du fer, des tissus et l'outillage mécanique; grâce encore à un réseau de chemins de fer supérieur à celui de l'Europe entière; à un commerce extérieur qui, né d'hier, monte déjà à plus de 10 milliards, à une marine qui se développera suivant le besoin, et à des ressources mi-

mercié et supplié les pèlerins du jour qui avait précédé. N'est-ce pas à Lourdes comme une litanie sans fin où, tour à tour, tous les peuples de la terre viennent s'écrier :

— Vierge Immaculée, intercédez pour nous ! Vierge miséricordieuse, guérissez nos malades !

On entendait déjà le chant des cantiques et le murmure des prières. Dans toutes les mains, on voyait des cierges qui seraient allumés à la Grotte, et des bouquets, dont les fraîches fleurs donneraient leur parfum à Marie... puis se faneraient, s'effeuilleraient et mourraient à ses pieds.

Marie-Alice et son fils, celui-ci roulé dans un chariot, venaient d'atteindre la Grotte.

La foule des pèlerins grandissait toujours. C'était un flot vivant qui, peu à peu, s'épandait jusqu'aux parapets du Gave, et le cri de supplication, qui s'élevait au ciel depuis la première année de l'apparition, continuait de monter vers Marie. C'était toujours la même clameur suppliante. La foule priaït les bras en croix, bouleversée par l'intense émotion.

litaires latentes, mais illimitées comme la richesse publique, on peut conclure que la vieille Europe latine et germanique trouvera bientôt dans les Etats-Unis de l'Ouest un concurrent aussi redoutable que le sera l'empire slave dans l'Est.

Un incident récent prouve avec quel dédain les Yankees traitent déjà les puissances européennes.

En 1859, ils avaient conclu avec l'Angleterre le traité Clayton-Bulwer, par lequel les deux nations s'engageaient, sinon à construire ensemble, du moins à faire respecter la neutralité du canal interocéanique, qui ouvrirait l'isthme américain, par la Nicaragua ou ailleurs, et s'opposaient à toute construction, à toute action provenant exclusivement de l'une des deux parties.

Cette année, un nouveau traité Hay-Pauncefote, tout en supprimant la seconde clause, qui déplaçait aux Américains, maintenait la neutralité commerciale, comme pour le canal de Suez. Mais dernièrement, un vote du Sénat américain tend à supprimer la neutralité, et il place le canal sous le contrôle absolu des Etats-Unis, qui pourraient ainsi imposer leurs tarifs arbitraires et fermer le passage en cas de guerre.

Après ces considérations sur la situation et les transformations des Etats-Unis, passons rapidement aux autres divisions politiques, dont la prospérité, quoique plus lente, n'en est pas moins réelle.

2^o Le *Canada*, presque aussi vaste que les Etats-Unis (8.500.000 kilomètres carrés), est une confédération de sept Etats des plus prospères. Sa population, qui a presque décuplé en ce siècle, est de 5.500.000 habitants et son commerce s'élève à 1800 millions de francs.

3^o Le *Mexique*, vaste de 2 millions de kilomètres carrés, comprend une population de 13 millions d'habitants, qui sont catholiques et parlent l'espagnol. Son commerce est de 600 millions.

4^o Les 5 parties de l'Amérique centrale; *Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua* et *Costa-Rica* ne parviennent pas à former une confédération stable. Population totale, 3.500.000 habitants. Commerce, 300 millions, non compris le transit du chemin de fer de Colon à Panama, qui d'ailleurs est en territoire colombien.

5^o *Antilles*. A part les îles Haïti, Cuba et Porto-Rico, peuplées de 4 millions d'habitants et perdues pour les Européens, les Antilles anglaises, françaises, hollandaises et danoises

Déjà, deux miracles s'étaient produits, et la journée de pèlerinage était à peine commencée. On se pressait aux piscines.

Marie-Alice était plus pâle que la cire. Que se passait-il en elle? Quoi! elle, la sceptique d'autrefois, l'incroyante, qui avait énergiquement nié la puissance de la miséricorde de la Vierge Marie; elle, la pauvre égarée, qui avait dit de tous les célestes espoirs: « Chimère! Mirage! Illusion! » elle, qui avait osé appeler le Dieu Sauveur, un Dieu cruel, voilà qu'elle sentait rouler, sur ses joues, de brûlantes et d'abondantes larmes; ses mains s'étaient jointes, ses genoux ployés, et un irrésistible désir montait en elle de se plonger dans la piscine. Pourtant elle n'osait pas l'exprimer: elle avait tant levé les épaules aux récits de la foi naïve de ceux qui, malades, se baignaient sans hésiter, dans l'eau glacée! Et, cependant, comme il grandissait son désir de se plonger dans la source miraculeuse!

(La suite prochainement.)

comptent ensemble 2 millions d'âmes et font un commerce de 500 millions.

6^o Les trois *Guyanes* européennes: anglaise, hollandaise et française, ont une population de 400.000 habitants, et font un commerce de 150 millions.

7^o Le *Bésil* est, après les Etats-Unis, le plus important Etat de l'Amérique. Sa population a monté de 3 millions d'habitants en 1800 à 16 millions en 1900. Son commerce, qui consiste surtout dans l'exportation du café, s'élève à 1,300 millions de francs.

Groupons ensemble le *Vénézuéla* (2.500.000 habitants), la *Colombie* (4.400.000 habitants), l'*Equateur* (1.400.000 habitants), le *Pérou* (3.000.000 habitants), la *Bolivie* (2.400.000 habitants), le *Chili* (3.600.000 habitants), le *Paraguay* (600.000 habitants), l'*Uruguay* (900.000 habitants) et l'*Argentine* (4.600.000 habitants), toutes républiques espagnoles d'origine, ayant une superficie totale de 9.000.000 de kilomètres carrés (plus que le Brésil), avec une population de 24 millions d'habitants, qui a au moins quadruplé pendant ce siècle. Leur commerce a une valeur totale de plus de 4 milliards, dont un milliard et demi pour l'Argentine seule.

Récapitulation. Dans son ensemble, l'Amérique compte 145 millions d'habitants, dont 105 pour le nord, 40 pour le Sud. Sa superficie étant de 40 millions de kilomètres carrés (4 fois l'Europe), sa densité n'atteint pas encore 4 habitants au kilomètre carré, la dixième partie de la moyenne européenne. Il y a donc là de vastes espaces déserts, quoique fertiles. Avec une densité égale à celle de l'Europe, l'Amérique compterait un milliard et demi d'habitants qu'elle nourrirait aisément.

Destinée à devenir la « plus grande Europe », elle est apte à recevoir pendant le XX^e siècle 50 millions d'émigrants, et rien d'étonnant si le statisticien de l'an 2.000 ne constatait alors l'existence de 500 millions d'Américains.

(A suivre.)

P A P A

(NOUVELLE)

Ce n'est pas que je fusse follement éprise de ce bon Louis Lancret... Je crois même que je l'avais choisi, entre quelques autres prétendants acceptables, pour la neutralité parfaite de son physique et de son caractère. Je me disais: « De celui-là, au moins, mon pauvre papa ne sera pas jaloux... » Car papa est jaloux de mes prétendants. Les gens qui, m'entendant ainsi parler, comprendraient plus que je ne veux dire, auraient de bien vilaines âmes. Papa est jaloux: cela signifie, premièrement, qu'il veut pour lui seul tous les soins de ménagère affectueuse et diligente que je lui donne depuis treize ans que maman est morte, et cette première jalousie n'est pas la plus belle, elle ressemble un peu à de l'égoïsme. Mais papa éprouve encore, à mon endroit, une autre jalousie moins facile à définir, et qui me touche plus. Car elle n'est nullement inspirée par l'égoïsme, et elle le fait réellement souffrir. Papa est horriblement blessé de toutes les admirations que ma figure ou ma taille, assez jolies l'une et l'autre, provoquent chez des hommes, même si ces admirations s'expriment de la façon la plus respectueuse. A force de l'avoir observé, je crois comprendre assez bien ce qu'il ressent. Il est, pour ainsi dire, timide et effarouchable à ma place; il souffre avec exagération, et

pour mon compte, de cette gêne singulière que nous avons toutes connue pendant quelque temps (peu de temps !) les premiers mois qui suivirent notre entrée dans le monde. Les hommes les plus discrets rendus à sa fille lui paraissent, quand il en est témoin, d'inexcusables attentats à la modestie. Jugez comme il est mal à l'aise, quand il voit un jeune homme prendre ma taille et m'entraîner dans une valse ! Ou seulement quand, à table, séparé de moi par quelques convives, il aperçoit un de mes voisins un peu empressé auprès de moi ! Vous n'imaginerez pas la diplomatie tendre où je suis contrainte, après ces importants événements, pour calmer le cher vieux cœur troublé et ramener la paix dans ce que nous appelons volontiers tous les deux : « Notre ménage ».

Ce qui me prouverait bien (si je n'en étais sûre de toute façon) que cette seconde jalousie paternelle est vraiment désintéressée, et tout à fait pure d'égoïsme, c'est qu'elle ne vise pas exclusivement les personnes : papa est jaloux des livres, des tableaux, des conversations mondaines qui pourraient concourir à faire de moi (à vingt-trois ans passés, hélas !) autre chose qu'une petite fille très ignorante. Nous avons renoncé à aller au théâtre. Il n'y avait jamais de pièce assez convenable pour moi : et quatre ou cinq expériences malheureuses, durant lesquelles j'ai souffert à voir souffrir mon vieil enfant, m'ont guérie du désir d'assister à aucun spectacle en sa compagnie. Quant aux livres, comme il n'est pas là quand je les lis, je triche un peu. Et pour les conversations du monde. — mon Dieu ! — je lâche, toujours lorsqu'il est hors de portée, de n'être ni plus sotte ni plus bégueule qu'une autre... Le terrible, c'est que, parfois, un incident imprévu nous met, ensemble, en présence de quelque convenance manifeste... une anecdote un peu leste contée par une dame... une statue un peu trop dévotue qui nous guette au coin d'une allée... Tous les deux, alors, nous voudrions nous nicher sous terre : car dès que je suis avec lui, sa manie me gagne, et je deviens sotte et timide.

Je crois bien que cette complication particulière de ma vie courante m'a ôté le loisir d'être amoureuse, comme le sont la plupart des jeunes filles, de quelques sportsmen et de quelques officiers. Non, vraiment, je n'ai jamais aimé une redingote ou un dolman assez chaudement pour faire à ce pauvre papa la peine immense de lui en parler. Maîtresse de maison depuis si longtemps je ne suis pas poussée au mariage, comme tant d'autres, par le désir d'être libre et de commander... Les petits divertissements dont me prive la manie paternelle ne me manquent pas assez pour m'empêcher de goûter ma réelle indépendance. En somme, je suis heureuse dans « mon ménage ». C'est plutôt par raison que je souhaiterais me marier, pour ne pas laisser inutilement passer l'heure où il convient d'avoir un mari jeune et des enfants. Vous voyez que je suis une demoiselle très raisonnable.

Je n'ai pas eu à courir après les prétendants. Ils sont venus s'offrir d'eux-mêmes : car outre que je ne suis point trop laide, j'ai ce que les prétendants goûtent plus qu'une jolie frimousse ou de beaux bras : j'ai, me dit-on, trois cent mille attraits impersonnels déposés à la Banque de France. J'attribue modestement à cette circonstance d'avoir vu défiler aux pieds de ma petite personne tout ce qui, dans notre chef-lieu, appartient au sexe fort et... célibataire. Sûre de pouvoir choisir, je n'ai pas connu le douloureux et délicieux frémissement dont je vis agitée, tant de fois, les jeunes filles de mes amies, moins favorisées de la fortune. — lorsqu'un officier d'avenir ou un ingénieur bien appointé, ou seulement quelque solide propriétaire rural les invitait à danser. Je ne suis

jamais rentrée à la maison, après un dîner, une soirée ou un bal, en me demandant avec anxiété : « Veut-il réellement m'épouser ? Hélas ! On voulait toujours m'épouser, je le savais d'avance, cela donnait une étrange fadeur aux compliments qu'on croyait devoir m'adresser.

Soyons franche : j'ai eu tout de même un petit flirt. Un jeune conseiller de préfecture a su se faire distinguer de moi par un peu d'esprit amusant et la franchise avec laquelle il me déclarait qu'il ne pensait pas au mariage, même avec moi, vu qu'il trouvait délicieux l'état de célibat, — mais qu'il voulait tout de même me faire la cour parce que j'étais jolie et pas bête. Était-ce un adroit détour pour conquérir la dot en même temps que le cœur ? Je ne sais. Il ne me rendit pas amoureuse de lui, mais il me divertit assez pour me faire désirer sa présence et pour obtenir de moi quelques menues attentions. Je bravai, pour coïtillonner avec lui, les coups d'œil furieux de papa ; je tolérai quelques lettres, où les phrases passionnées se mêlaient assez adroitement aux plaisanteries. Ce fut là tout mon roman : et, si modeste, il faillit encore finir mal. Papa surprit un jour, sur la terrasse de la Trésorerie générale, le jeune P... en train de me baiser la main un peu longuement. Je crois qu'il hésita un instant sur le point de l'étrangler ou non : s'il s'abstint, ce fut assurément pour éviter le scandale dont sa fille eût pâti la première... Il ne m'a jamais, jamais dit un mot de l'événement : il avait vraiment honte pour moi ; les mots s'arrêtaient dans sa gorge : tel s'il eût eu un fils et qu'il l'eût surpris trichant au jeu. Moi qui suis, je vous le disais, une personne raisonnable, j'étais sûre de n'avoir rien fait de mal et ma conscience restait en repos. Mais mon pauvre vieux, pendant plusieurs semaines, fut si contrit à ma place, qu'il finit par me suggérer de vagues remords, et une gêne extrême à rencontrer mon conseiller... Ainsi mourut, dans sa fleur, cette passionnette sans importance. Et je m'aperçus, par là, que mon pauvre toqué de papa m'était beaucoup plus cher que le plus divertissant des fonctionnaires...

Cependant, ma tante Adèle — personne de bon sens qui possède quelque influence sur mon père, son cousin germain — s'était mis en tête de me marier. Elle prit les devants, fit des remontrances à papa, lui déclara que tout le monde le tenait pour un affreux égoïste, et qu'il s'agissait de me pourvoir au plus tôt d'un joli mari. Des prétendants triés sur le volet furent admis à se rencontrer avec moi, dans une sorte d'intimité, chez ma tante elle-même. (Depuis l'aventure du conseiller, nous ne fréquentions guère plus les bals, mon père et moi.) Vous n'imaginerez jamais les avanies qu'il leur fit. Il s'ingéniait de mille façons à mettre leurs ridicules en évidence. Hélas ! tous en avaient. Il abusa de son âge et de sa réelle supériorité d'esprit pour les railler devant moi, les mettre dans telle de ces postures grotesques qu'une femme, même bienveillante, ne pardonne jamais, absolument à un de ses courtisans. Bref, il organisa une véritable terreur parmi les prétendants. Ma tante elle-même dut renoncer à s'entremettre ; papa l'aurait brouillée avec la ville entière...

Quand un prétendant lâchait pied, il avait, malgré tout, un peu de remords.

— Tu ne le regrettes pas, au moins ? me disait-il.

Sur ma réponse négative, il retrouvait sa sérénité... Mais je crois que sa malédiction me guettait, si j'avais répondu : « Dame !... je le regrette un peu... »

Le capitaine Darty lui donna plus de mal que les autres.

Ce n'était pas un homme supérieur ; mais,

d'une simplicité et d'une modestie extrêmes, aucune raillerie n'avait prise sur lui. Avec cela, un passé militaire déjà brillant, et la plus incontestable, la plus mâle beauté... Papa, au bout de quelques escarmouches, comprit qu'il n'avait pas la victoire. Il devint sombre, et même, dans l'intimité du ménage, ne m'adressa presque plus la parole. Enfin, la démarche officielle fut faite par le colonel, il fallut prendre un parti. Je demandai à papa.

— Que me conseilles-tu ?

— Est-ce que tu l'aimes ? me demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

— Mon Dieu !... Non... je ne l'aime pas...

Mais c'est un de ceux qui, certainement, me déplaissent le moins.

— Alors... tu ne souffriras pas si tu ne l'épouses pas ?

— Non, fis-je en riant. Mais ceci ne me semble pas une raison suffisante pour le refuser.

— Ecoute, reprit papa... Tu as confiance en moi, n'est-ce pas. On dira que tu es devenue amoureuse de lui parce qu'il est beau. Ne trouves-tu pas cela un peu honteux ?

Ce qui me parut hors de doute, c'est que papa, lui trouvait un peu honteux que sa fille pût s'éprendre d'un homme parce qu'il était beau. Et telle est la contagion des sentiments délicats à l'excès que, moi aussi, au moment où il me le dit, je pensai comme lui. « On dira que je me paye, avec ma dot, un joli mari... » Darty fut refusé comme les autres, et je fus récompensée par une lune de miel nouvelle dans notre ménage.

Le pauvre Louis Lancret fut ma dernière espérance matrimoniale. Papa l'aimait bien ; il avait été l'ami du père Lancret ; Louis et moi, tout petits, nous avions joué souvent ensemble, et c'était, vraiment, une sorte de frère de lait que j'avais retrouvé grandi, au sortir du couvent, quand j'avais reparu dans ma ville natale. Louis venait presque tous les soirs à la maison faire le troisième au whist, avec papa et moi. C'était un excellent garçon, assez riche pour dissimuler sa paresse sous une vague réputation d'agronome. Dieu sait que je faillis choir de mon haut, quand, un beau jour, Lancret m'écrivit une lettre d'une admirable humilité, me disant que, lui, être amorphe et dépourvu d'attraits, il osait adorer la pure perfection que j'étais et se décidait enfin à me le dire, maintenant que j'avais épousé la liste des célibataires du chef lieu. « Ma foi, pensai-je ce Lancret n'est pas si sot... Papa est habitué à lui, il n'en prendra point d'ombrage ; et pour ce que je demande à un mari, il me semble que celui-ci en vaut un autre. »

J'allai, aussitôt transmettre la proposition à mon père. Il commença, naturellement, par déclarer que Lancret était fou de prétendre à ma main, que des maris comme lui, j'en trouverais à la douzaine, qu'on ne devait même pas prendre une pareille requête au sérieux, etc... Néanmoins, comme il fallait un troisième pour le whist du soir, Lancret ne fut pas renvoyé : il fut admis à faire sa cour, tacitement, sans que papa lui témoignât son consentement autrement qu'en le rudoyant un peu plus que de coutume. Les jours, les semaines passèrent ; Lancret continua de brûler silencieusement à mes côtés, tout en maniant les cartes. Enfin, il dépêcha ma tante Adèle auprès de papa, pour avoir une réponse définitive.

— Je te répondrai après avoir causé sérieusement avec la petite, dit papa.

Et cette conversation fut ceci :

— Ecoute, Laure... Ta mère n'est plus ici pour te dire ce qu'est, en réalité, le mariage. Ce n'est pas moi qui te le dirai... Mais tu peux me croire, épouser un homme qu'on n'adore pas, c'est un supplice pour une femme dont l'âme est un peu haute... N'épouse

pas Lancret... Lancret est un troisième au whist ; ce n'est pas un mari.

— Alors, il faut le renvoyer ?...

— Non... parle-lui doucement... fais-lui comprendre qu'il n'a pas su te plaire encore... que, peut-être, plus tard... enfin... que tu n'es pas pressée... Il aura à choisir entre se contenter de cela et ne plus revenir ici. Tu verras qu'il restera.

Papa avait raison. Lancret est resté. Il fait toujours le troisième au whist. A cette preuve d'amour, il a gagné que je l'aime un peu. Mais je ne l'épouserai pas... J'ai un mari, qui est mon cher égoïste de papa — et c'est aussi, hélas ! le seul enfant que j'aurai !

Si au moins j'étais sûre de le garder toute ma vie, ce vieil enfant !...

MARCEL PRÉVOST.

Une conversion

M. William Ryan, de Birmingham (Alabama, Etats-Unis) vient d'être reçu au sein de l'Eglise catholique. Il était depuis plusieurs années membre éminent de la Franc-Maçonnerie, et, depuis 1890, membre du Concile suprême des anciens, 33^e et dernier degré de la secte.

M. William Ryan a fait son abjuration publique dans l'église catholique, de Birmingham.

Il est croit-on, un des très rares franc-maçons du 33^e degré qui ait renoncé à la secte coupable pour rentrer au giron de la sainte Eglise.

LETTRE PATOISE

Du de Mettembet.

An dit qu'ai yé des servantes de tieure qu'aiment bin boire ; y dis moi qu'ai y an é, que maindgeront... an ai tót.

C'était en in vellaige d'Alsace. Le tieurie aivait une servante que le bôtchie aivait bin bayié pò 4 sous : tellement elle persécutait pò aivoine des langues, elle n'en aivaipe prou d'enne. Ce n'étaippe pò le tieurie, n'y son vicaire que n'en neuchent ayù maingie m'an lé seule.

Elle s'en vait ün matin an lai botcherie ai peu commandai une langue de poëe bin femai, pò le duemoine sain fête.

Le bôtchie aivait in petit vála que s'avait c'o que ce passay et que dié en son patron. « Ce vo velai y veut salé cte langue pò l'ai servante d'y tieurie : vos êtes chure qu'elle vó veut l'aichie tranquille aiprés. » Eh bin que dié le patron cte peut réussi y te bëye in thaler que va (3 fr. 15 sous) vos peute craire comme est l'é-tait content.

Le petit vála aivait che bin airangie çoli que l'ai servante d'y tieurie fut malette tra djos : elle ne saivait pu maingie, ni boire.

Elle ne voyai dgemais dire à tieurie ço quelle avait.

Tien elle allait en lai botcherie, elle faisé lai pôte longtemps.

Si jeune vála ne voyé dgemais dire sai recette en son patron qu'é-tait in po veni surpris dain le moment, main que loué lai farce de son vála dain le fond.

Si jeune copou.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 161 du *Pays du Dimanche* :

630. ENIGME.

Fauteuil.

631. MOT CARRÉ.

N I G E R
I M A G E
G A B O N
E G O U T
R E N T E

632. MOTS EN CROIX.

L
E
G
É V A D É
R
E
C

633. LETTRES INCONNUES.

Mère.	L	Merle.
Aumône.	I	Moineau.
Sire.	N	Serin
Muelle.	O	Mouette.
Etoiler.	T	Roitelet.

Ont envoyé des Solutions partielles : MM. Le pilier du cercle Industriel à Neuveville ; Charles Voillat au Laudera (Neuchâtel) ; Un groupe de Romands à Leinach (Baden) ; Jean et Jeannette au Noirmor ; Le gris drogman à Chaux-de-Fonds ; F. H. à Bassecourt ; Le rédacteur de *Novosti* à Kiev ; Il y a socialiste et socialiste à Porrentruy.

638. DEVISE.

Astronome :
Etre plutôt que paraître.

639. COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Vous ai-je rendu des lois qui n'ont pas voulu nuire ?

N° 2. — Si tu veux ma voix, passe la loque.

N° 3. — Les hommes de verre se révoltent à l'automne.

N° 4. — Le sardé meurt et ne se pend pas.

N° 5. — Il faut vendre à chacun ce qui lui est lu.

TABLEAU MAGIQUE



Où se cache le crocodile ?

N° 6. — C'est une banque montée avec un fou.

640. MOTS EN LOSANGE.

X	1. Consonne.
X X X	2. Mot latin célèbre.
X X X X X	3. Don très précieux.
X X X	4. Saison.
X	5. Voyelle.

641. ANAGRAMME.

De la cuisine un accessoire,
Ou bien un des preux de l'histoire.

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 26 courant.

Publications officielles.

Convocations d'assemblées.

Boécourt. — Le 17 après l'office pour décider si la place de l'école inférieure sera mise au concours, si l'on votera 200 fr. pour études, s'occuper de la remise des pompes.

— Immédiatement après, assemblée bourgeoise pour décider si l'on veut barrer les pâturages et forêts et essarter les pâturages.

Genevez. — Le 17 à 3 h. pour nommer un instituteur.

Courrendlin. — Assemblée bourgeoise le 17 à 2 h. pour passer les comptes.

Fontenais. — Le 24 à 11 h. pour prendre connaissance d'une demande de construction d'un chemin.

Cote de l'argent

du 14 février 1901.

Argent fin en grenailles. fr. 108. — le kilo
Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent des boîtes de montres . . . fr. 110. — le kilo.

L'éditeur : Société typographique de Porrentruy.

Bons mots.

Justine est une soubrette très occupée.

Elle dit à sa maîtresse :

— Madame voudrait-elle me prêter un roman pour lire pendant mes loisirs ?

Accordé.

Le lendemain :

— Madame voudrait-elle me donner quelques loisirs pour lire son roman ?

* * *

Un brave électeur de province, qui n'est pas sans finesse, vient d'assister à une séance au Palais-Bourbon.

On lui demande son impression.

— Ma foi, répondit-il, c'est à croire qu'ils s'étaient tous entendus pour ne pas s'écouter.